

Josèfa NTJAM, *Offering to Djengou*

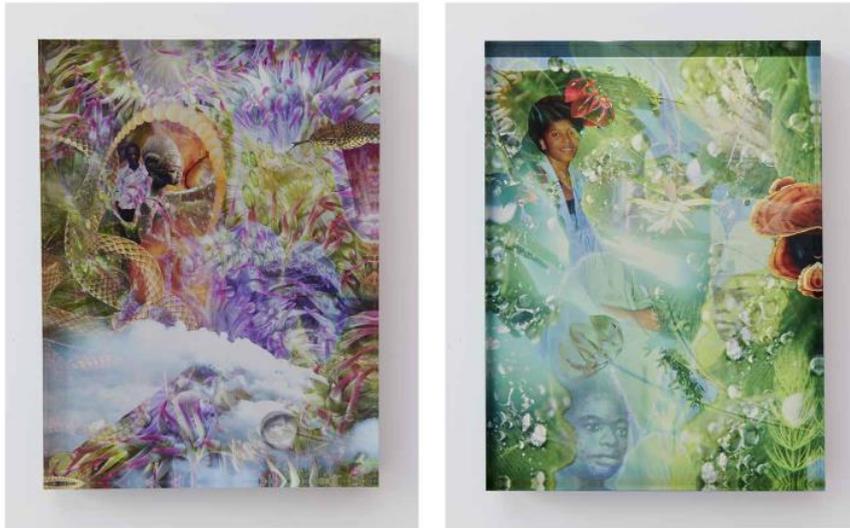


Une œuvre à l'école

Dossier pédagogique

Josèfa Njtam est une artiste française née en 1992 à Metz. Elle a grandi en Seine-Saint-Denis et a suivi un cursus scolaire à horaires aménagés pour pratiquer la clarinette. Toutefois, après le baccalauréat, elle décide de se tourner vers les arts plastiques et est diplômée des Beaux-Arts de Bourges en 2015 puis de Cergy en 2017. Aujourd'hui, elle habite à Saint-Étienne et expose régulièrement en France comme à l'étranger.

Sa pratique prend plusieurs formes : vidéo, performance, céramique, collage numérique... Son univers est traversé par **des références multiples, empruntées à l'Histoire comme aux sciences naturelles, à la mythologie africaine comme à la musique contemporaine.**



Huew P Newton et TANTINE, 2023, photomontage numérique imprimé sur plexiglass, 24 x 30 x 4 cm, crédit photo : Marc Domage, © Adagp, Paris

Une référence au culte vaudou

L'œuvre *Offering to Djengou* est une céramique composée d'une jarre et de 9 coupes. Elle est accompagnée d'une vidéo et d'un protocole pour réaliser une boisson à verser dans les contenants.



Offering to Djengou, 2021, céramique émaillée avec un protocole, acquisition 2022, © Adagp, Paris



Le titre signifiant « Offrande à Djengou » renvoie à la **déesse vaudou de la mer**, plus connue sous le nom de Mami Wata. Djengou est l'un des noms que peut prendre cette divinité dans certaines régions du Cameroun, dont le père de Josèfa Ntjam est originaire. Mami Wata est souvent représentée comme un monstre mi-femme mi-serpent ou une sirène, un esprit maléfique ou salvateur qui peut sauver les marins comme les noyer. Elle est vénérée dans la religion vaudou, notamment pour aider à la fertilité et à l'ascension sociale. Souvent décrite comme une grande séductrice, l'identité de Mami Wata, protectrice ou malfaisante, est ambiguë d'une source à l'autre. Le vaudou est né en Afrique de l'Ouest, dans les actuels Bénin, Togo et Nigéria et s'est ensuite dispersé en Amérique du Nord, aux Antilles et aux Caraïbes en suivant le déplacement des peuples esclavagés.

Statuette de Mami Wata en bronze, Côte d'Ivoire, entre 1970 et 1980, collection privée

L'esthétique même de l'œuvre est inspirée par un objet rituel du culte de Mami Wata au Bénin. La poignée du couvercle a une forme de queue de sirène, en hommage à la déesse.



Josèfa Ntjam fait plusieurs fois référence à cette divinité dans son œuvre, notamment dans la vidéo *Mélas de Saturne* (2020). Dans cette œuvre, un avatar de l'artiste se réapproprie l'histoire de la diaspora noire sur la base d'un algorithme. Des références sont faites à des cités archéologiques englouties et à des plantes équatoriales. Dans ce discours pluriel, Josefa Ntjam cherche à déconstruire une vision occidentale et linéaire de l'histoire du vivant. Au-delà de Mami Wata, l'artiste est fascinée par **le monde subaquatique et sa biodiversité**, qu'elle considère comme hybride (par exemple, le corail est à la fois animal et végétal). Plusieurs de ses sculptures et de ses œuvres y font référence.



Vue de l'exposition *Un maquis sous les étoiles* à la gallery Nicoletti, Londres, 2023, © Adagp, Paris

Méconnue en France, Mami Wata est récemment mise à l'honneur par plusieurs artistes issus des diasporas africaines, comme les rappers Gazo et Tiakola dans leurs titres éponymes ou la drag queen du même nom, finaliste du concours *Drag Race France* 2023. Josèfa Ntjam se réjouit de **cette circulation des références à travers le temps et l'espace et de la fluidité des récits**. Elle déclare dans une interview :

« Pour moi d'ailleurs, les mythologies sont des récits qui voyagent à travers le monde. Un être mythologique pourra être totalement différent d'une ère géographique à une autre mais avec des connivences d'histoires. Quand Mami Wata, un être de la mythologie d'Afrique de l'Ouest, fait surface de manière plus technologique dans la mythologie de Drexcia, un groupe de techno de Détroit des années 90, elle prend une autre ampleur. Comprendre comment ce personnage qui vient de tellement loin, d'un autre continent, a pu voyager, c'est retracer des données historiques comme la traversée de l'Atlantique pendant l'esclavage. C'est une des raisons qui peut expliquer comment Mami Wata est arrivée à Détroit, là où il y a également eu une montée de la population afro-américaine après la ségrégation. ¹»

Une œuvre performative

Comme indiqué précédemment, la céramique est accompagnée d'un protocole pour créer une boisson aux vertus de résistance.

¹ Interview avec Bettie Nin dans le cadre de l'exposition *and we'll kill them with love...* au CAC La Traverse à Alfortville en 2022



Protocole fourni par l'artiste

Cette recette a été créée par l'artiste mais elle s'inspire de toute **une culture d'herboristerie** présente dans toutes les régions du monde. Les différentes plantes poussent toutes en Afrique centrale mais viennent de différentes régions du monde : l'eucalyptus d'Australie, l'absinthe des climats tempérés d'Europe ou d'Afrique du Nord et le Pèbe est endémique d'Afrique tropicale. Comme les mythes, les plantes circulent et voyagent.

Le protocole reprend des croyances populaires liées aux cycles de la lune. Les savoirs autour des plantes médicinales existent depuis l'Antiquité et dans toutes les civilisations. Toutefois, ces savoir-faire se sont beaucoup perdus à l'époque moderne en Occident. En France, le statut même d'herboriste a été supprimé en 1941 sous le régime de Vichy, au profit de l'industrie pharmaceutique et chimique.

L'herboristerie était pratiquée principalement par des personnes **de milieux modestes et en particulier des femmes**², c'est pour cela que ces connaissances ont souvent été associées à **la figure de la sorcière**. L'herboristerie recouvre à la fois la production, la transformation et la commercialisation des plantes et le terme est aujourd'hui revendiqué par des syndicats de paysan.nes. Actuellement, seul.es les pharmacien.nes ont le droit de vendre des plantes pour leurs propriétés médicinales à l'exception d'une liste de 148 plantes, aux vertus plus modérées.

Josèfa Ntjam cherche à rendre hommage à ces savoir-faire dans **une perspective décoloniale et féministe** car ces pratiques ont perduré de manière plus pérenne en dehors de l'Occident. On estime qu'environ 70% de la population mondiale se soigne avec des plantes, parfois plus par manque de

² Rapport de 2018 du Sénat : <https://www.senat.fr/rap/r17-727/r17-7272.html>

moyens économiques que par choix³. Les pratiques de soin par les plantes sont très fortes au Cameroun, comme l'on montré deux chercheuses Camerounaises recomposées récemment par un prix international⁴. Josefa Ntjam raconte :

« À la question de la révolte se mêlent le pouvoir des plantes et la manière dont on peut les utiliser autrement. Je parle de sorcières aussi : ces femmes qui utilisaient des plantes pour soigner étaient considérées comme telles. Ma mère m'a toujours beaucoup soigné avec les plantes. Il s'agit ici de la sorcière comme symbole d'émancipation : utiliser les plantes à sa portée pour en faire quelque chose, au même titre que l'alchimiste qui modifie les matériaux au fil des expérimentations et ne les transforme pas nécessairement pour leur octroyer une dimension noble, mais plutôt pour le soin. ⁵»

Toutefois, la potion de Josèfa Ntjam n'est pas liée à une maladie mais à **une préparation à une lutte politique** nécessitant de l'endurance : « répétez le geste mensuellement, car nous n'avons pas fini de résister ».

Offering to Djengou peut être mis en lien avec une performance antérieure de l'artiste *Des plantes en révolte* (2018). L'artiste a créé des cartes avec des plantes hybrides fictives. Les spectateur.ices étaient invité.es à tirer une carte qui correspondait à un texte, retraçant l'histoire des mouvements d'indépendances en Afrique. Les visuels des cartes ont été fait à partir d'un livre de biologie appartenant à la famille de l'artiste. Pour l'artiste, **le végétal et la révolution sont liés** car au Cameroun, les indépendantistes se refugiaient dans des maquis, mot qui désigne à la fois une formation botanique et un groupe de résistant clandestin.



Visuels des cartes utilisées pendant la performance, © Adagp, Paris

Sur cette performance, elle déclare :

« Dans mon travail les plantes et leurs comportements jouent un rôle prépondérant, notamment dans leurs stratégies de survie et de prolifération, mais aussi dans les forces et les énergies qu'elles peuvent nous apporter. Je me suis alors demandée comment utiliser quotidiennement des plantes qui ont le pouvoir, symbiotique ou métaphorique, de renforcer nos capacités à la dissidence. ⁶ »

³ Chiffre de l'OMS cité dans cet article : <https://www.fondationbiodiversite.fr/quel-avenir-pour-les-plantes-et-leur-utilisation-pour-notre-sante/>

⁴ <https://information.tv5monde.com/afrique/video/recherches-sur-les-plantes-medicinales-deux-camerounaises-recompensees-2682555>

⁵ Conversation avec Indira Béraud dans le numéro 23 de Figure Figure, janvier 2020

⁶ Interview avec Bettie Nin dans le cadre de l'exposition *and we'll kill them with love...* au CAC La Traverse à Alfortville en 2022

Pour accompagner la performance, elle a créé plusieurs recettes de boissons à base de plantes pour renforcer notre capacité à dire non ou à s'insurger, que l'artiste a également données au Fonds d'art contemporain – Paris Collections sous forme d'une vidéo documentaire.

Un appel à la révolte

L'œuvre *Offering to Djengou* est donc bien plus qu'un simple objet à contempler, mais **un élément à faire vivre et activer**, tout comme l'étaient à l'origine beaucoup d'objets d'arts africains aujourd'hui conservés dans les musées occidentaux.

L'artiste a poussé encore plus loin sa démarche interactive dans une récente exposition à la Fondation Pernod Ricard (*matter gone wild*, 2023) dans laquelle une série d'« incubateurs à révolte » était présentée. Les spectateur.ices pouvaient entrer dans des micro-architectures à l'allure futuriste où des tutoriels étaient diffusés pour se préparer à la révolution. L'artiste reste très mystérieuse sur la nature de la révolte : est-ce un hommage aux luttes du passé ou une incitation à s'insurger dans le futur ?



Vue de l'exposition à la Fondation Pernod Ricard avec les « incubateurs », © Adagp, Paris

L'ensemble du travail de Josèfa Ntjam a souvent été rapproché de la notion d'**afrofuturisme**, apparue en 1993 dans un article de l'écrivain américain Mark Dery. Il définit le concept comme « l'appropriation de la technologie et de l'imagerie de la science-fiction par les Afro-Américains ».

Josefà Ntjam fait partie d'un collectif de recherche *Black(s) to the future* composé d'artistes et chercheur.ses autour de l'afrofuturisme. Pour elle, le concept signifie :

« J'en ai beaucoup discuté avec Mawena Yehouessi (*une chercheuse et commissaire d'exposition*) et nous avons décidé qu'il fallait expérimenter l'afrofuturisme plutôt que d'en donner une définition précise. C'est impossible d'en donner une définition parce qu'il y a trop de ramifications. L'afrofuturisme pour moi, c'est le collage, le *sample* et l'augmentation. Ça peut être quelque chose de très méta, un cyborg en évolution. On peut parler de créolisation, cela relève de l'hybridation. C'est aussi l'idée pour moi de créer un nouveau langage.⁷ »

⁷ Conversation avec Indira Béraud dans le numéro 23 de Figure Figure, janvier 2020

En associant, plusieurs références et plusieurs récits au sein de mêmes œuvres, Josèfa Ntjam cherche donc à déconstruire et reconstruire nos imaginaires. La fiction peut aider à l'action politique concrète, en permettant de se projeter dans une autre réalité plus enviable et vivable. Cette croyance en la capacité du récit à rêver et amener de l'espoir pour le monde réel s'appelle **la narration spéculative**.

Josèfa Ntjam collabore régulièrement avec des scientifiques comme des chercheur.ses en biologie marine ou en cosmologie. Cette manière de s'appropriier des sciences, dont les imaginaires sont dominés par des personnes blanches, rentre aussi dans une démarche afro-futuriste.

Toutefois, l'artiste est aussi critique d'une forme d'injonction à avoir un discours politique pour les artistes noires et cherche à rester fidèle à son esthétique et ces centres d'intérêt :

« Dans mon travail je me pose souvent cette question : qu'est-ce que ça veut dire d'être un-e artiste noir-e dans la scène artistique contemporaine ? J'ai souvent l'impression qu'il y a des attentes sur ce qu'on est censé donner à voir, et je trouve intéressant de ne pas toujours répondre frontalement aux questions portant les notions d'identité, de genre, de race, mais plutôt d'y apporter des points de vues qui déjouent les stéréotypes à travers des réponses parfois obliques, plus personnelles.⁸»

En savoir plus :

Le site internet de l'artiste : <https://ntjamjosefa.com/>

Entretien avec Indira Béraud pour Figure Figure, 2020 : <https://figurefigure.fr/media/pages/archives/january-2020/a1f8376224-1599751546/figurefigure23josefantjam.pdf>

Entretien avec Bettie Nin, 2022 : https://www.dropbox.com/scl/fi/mty1ynynngbn5n2frk8hc9/CP_interactif.pdf?rlkey=plzsy62440kx39q2xzfxkfucq&e=2&dl=0

Entretien filmé avec Jill Gasparina à la Fondation Pernod Ricard, 2023 : <https://www.youtube.com/watch?v=BIYS-gYA9Xk>

Un texte du spécialiste de l'art africain Pierre Amrouche sur Mami Wata, 2006 : https://www.cac-passerelle.com/site/assets/files/1650/mami_wata_-_pierre_amrouche.pdf

Article sur l'afrofuturisme : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/l-afrofuturisme-une-esthetique-de-l-emancipation-5644687>

⁸ Interview cac la traverse